

## NE PIÉTINEZ PAS L'ŒUVRE D'ART

Ceux qui protestaient de l'abondance anarchique d'«Images et imaginaire d'architecture» au Centre Pompidou, ont eu depuis d'autres occasions de se plaindre. Puisqu'il s'agissait d'illustrer la diversité de l'imaginaire architectural pendant deux siècles, je trouvais cette abondance iconographique assez justifiée, mais dans un domaine où l'affirmation d'un choix critique devrait être la règle, celui de l'art contemporain, les grands caravansérails d'artistes de tous horizons abondent. Sans parler des biennales, Documenta et autres salons voués à la mosaïque et au labyrinthe, les expositions de groupe sont aujourd'hui menacées d'inflation. Pour faire plaisir à tout le monde et n'oublier personne, on gonfle les effectifs au risque de perdre le fil du propos. Cela prend parfois des proportions savoureuses qui ne sont pas sans rappeler les homériques conditions d'accrochage des salons officiels d'autrefois.

La prochaine Biennale de Paris, par exemple, celle qui aura lieu en 1985 dans la grande Halle aux bœufs, rénovée, du marché de La Villette, vient de supprimer la limite d'âge de 35 ans. On imagine déjà ce que va donner la multiplication des artistes choisis par cinq critiques. Les amateurs de ce genre de manifestations attendent aussi avec impatience les listes des artistes invités pour la réouverture du Museum of Modern Art de New York. S'y retrouver aura valeur de label, surtout pour les jeunes Français qui y gagneront plus de considération aux yeux des Américains que lors des dernières opérations parachutées par le Ministère de la Culture. Cette manie des expositions de groupe date de l'époque où un musée français ne pouvait se permettre de consacrer une exposition personnelle à un contemporain. One-man-show pour les morts, saine émulation pour les vivants. L'A.F.A.A. (Action Française d'Action Artistique) est restée longtemps tributaire de cette éthique révolue et ses dernières expositions itinérantes, comme celle confiée à Marcelin Pleynet avaient la faiblesse de leur ambition. Les plus récentes semblent plus limitées dans leur propos et affirmer les responsabilités de leurs organisateurs : Marie-Claude Beaud, Jean-Louis Froment et Jérôme Sans se contentent d'une dizaine d'invités.

À la villa Arson par contre la mise au point de l'exposition inaugurale du 6 avril «L'écriture dans la peinture» a été délicate. Confiée tout d'abord à six commissaires (Oh ! le vilain mot remplacé subrepticement par le concept plus incolore et tellement démodé de «chercheur»), qui auraient présenté leur choix d'artistes, elle aurait eu une certaine structure. Finalement, bien que la centaine d'artistes fût dépassée, on s'aperçut qu'il y avait des oubliés, pour ne pas dire des refusés : Ben, par exemple, un voisin pourtant, une des gloires de Nice, qui a pratiqué plus qu'un autre l'écriture peinte, eh bien, on l'a réintégré dans une section spéciale, en faisant profiter de cette mesure de grâce, Chaissac, Max Ernst, Gassiorowski et quelques autres. Finalement, à l'accrochage, les refusés ont disparu en tant que tels et sont absorbés dans la masse des exposés. Je n'ai pourtant pas manqué, au passage, la toile de Ben intitulée, hasard ou flèche de Parthe, «Je me sens seul».

Pléthore également en passant du Centre National d'Art Contemporain (Nice) au Centre National des Arts Plastiques, installé rue Berryer

dans l'ancien Hôtel Salomon de Rothschild à Paris où plus de soixante artistes avaient été conviés à créer ou à intervenir sur le thème des sols. Dans l'entrée monumentale de cet hôtel, frises et guirlandes de fleurs, têtes de méduses et sphinx peints avec un entrain certain sur le sol par Laurent Joubert m'accueillent. «Mon intervention renoue avec le maniérisme, l'ornement en sera l'articulation à la surface de l'image» déclare l'artiste. Voilà de quoi faire frémir les puristes qui croyaient en avoir fini avec l'ornement, coupable de tous les crimes. Au même moment, il est redécouvert par les historiens. Marianne Roland-Michel montrant l'importance du peintre Lajoue comme ornementaliste en est un bon exemple. Donc l'ornement, s'il a depuis vingt ans envahi la décoration et

l'architecture, investit à son tour la peinture et la sculpture qui renouent avec la citation et la référence. «Plutôt que d'être saisi par la référence, plutôt la saisir et la prendre» dit un des admirateurs de Joubert. Toujours à l'affût de concepts frappeurs, les Italiens, à la suite de la transavantgarde, ont inventé la «peinture cultivée» (pit-tora colta) pour rassembler tous les amateurs de citation, de nudité antique ou de drapés baroques (selon les tempéraments). Chez nous le subtil Gérard Garouste refuse cet enrôlement italien et défend son point de vue avec beaucoup de culture.

Je traverse hâtivement les salons de l'hôtel Rothschild, l'accrochage à touche-touche de Dubuffet et de Tapis sur la toile de jute beige a moins de charme que celui qui a dû régner ici sur le damas rouge. J'ai à peine le temps d'atteindre le jardin qu'un gamin déboule dans mes jambes, poursuivi par des reproches : «Vincent ! veux-tu cesser de marcher sur la pelouse... je t'ai déjà dit que ce n'était pas une pelouse pour jouer, c'est une «œuvre d'art». La maman articule ce mot «méticuleusement» : elle sait manier le second degré. C'est aussi une maman à la Bretecher, partagée entre le désir d'éveiller la créativité de son petit monstre et celui de l'initier, sans qu'il s'en rende compte, bien sûr, à l'art contemporain.

Après avoir contourné avec respect le tracé de César Cofone, je pars explorer les autres interventions sur la pelouse en question. Un peu trop d'artistes d'ailleurs pour une seule pelouse... chacun y est allé de sa petite incision, brûlure, badigeon ou plantation, sans que l'ensemble ne procure le frisson du grand œuvre. Nous ne sommes pas à Stonehenge et ce long martyrologue du gazon me semble un peu vain pour évoquer «les légers graphismes sur l'immensité de l'étendue terrestre». Un peu plus loin, «ma vue est interpellée» par un enclos intitulé «Harem» : quelques poules noires passées au bleu poursuivies par un coq doré à l'aérosol. Le proluxe artiste, Ramsà, m'apprend que j'ai devant les yeux une image du comportement de lui-même et de ses congénères qui doivent pondre leur toile, avant de gagner les faveurs du sultan-coq, c'est-à-dire du marchand. De l'autre côté de l'allée, quelques «okubas pissotierensis» ont été bombés au gris-souris par une intervenante. Ma répulsion à l'égard de ces ignobles plantes aux marbrures malades se teinte soudain de compassion. Sans toujours approuver la véhémence des «verts», je trouve que le Land art et ses variantes ont du mal à faire bon ménage avec les écos. Le concept d'environnement est loin d'être épuisé : ne piétinez pas l'œuvre d'art !

Bachemin



«Coco night» de Dodo et Ben Radis. Editions Les Humanoïdes Associés.

